LE ROMANTISME ALLEMAND

Le romantisme allemand reste en France mal connu et surtout mal compris, pour au moins trois raisons. On l'interprète à travers le romantisme français, dont il est diffère complètement (il est à certains égards plus proche du premier romantisme anglais, celui de Coleridge et Wordsworth). Il véhicule, depuis Maurras, une image « de gauche » qui ne correspond pas à la réalité (les grands théoriciens politiques du romantisme allemand, comme Adam Müller, Justus Möser, Friedrich von Gentz, Josef Görres ou Franz von Baader, sont en fait des conservateurs). Enfin, on le considère comme un mouvement purement littéraire – une rhétorique du sentiment fondée sur un sentimentalisme débridé –, alors qu'il comporte des aspects politiques importants.

Jacques Droz, selon qui le romantisme politique a représenté « la réaction de l'intelligence allemande à l'égard des principes que la Révolution française avait proclamés et que la conquête napoléonienne risquait de faire triompher dans toute l'Europe », observe qu'il « est devenu une forme d'opposition patriotique à la France révolutionnaire et impériale », qu'il « a été l'un des facteurs de la résistance nationale », qu'il « a contribué à relever dans la nation le sentiment de sa dignité et de sa mission »[1]. Il écrit aussi que « le romantisme politique revêt en Allemagne un caractère particulier, parce qu'il se trouve lié à une conception du monde dont il est arbitraire de l'isoler »[2].

Quelle est donc cette conception du monde ?

Le romantisme est au départ un expressivisme, qui hérite en partie de la tradition mystique allemande. Reprenant le flambeau du *Sturm und Drang* (le jeune Goethe, le jeune Schiller), il plonge ses racines dans le lien que l'individu entretient en son for intérieur avec la nature, lien qui lui permet de rejeter le matérialisme du monde extérieur et la mécanisation progressive des liens sociaux. Dans leur théorie du « moi », elle-même associée à la « philosophie de la nature » (*Naturphilosophie*) de Schelling ou de Fichte, les romantiques puisent la certitude que le destin appartient à de puissantes individualités qui sauront créer un monde nouveau. Leur ennemi fondamental n'est donc nullement le classicisme, mais cette forme de rationalisme des Lumières (l'*Aufklärung*) qui réduit la raison à sa fonction instrumentale et prétend qu'il existe une solution unique à tous les problèmes humains. Ils y voient la source d'une dissociation de l'existence, à laquelle ils réagissent en mettant l'accent sur la totalité, le langage de l'image et du mythe, l'appel à « poétiser » le monde.

Alors qu'ils avaient pour la plupart accueilli avec faveur l'élan de patriotisme auquel avait donné lieu la Révolution de 1789, les romantiques s'en sont détournés avec horreur

au spectacle de la Terreur et après la déclaration de guerre de la France à l'Autriche, ainsi que sous l'influence de la pensée d'Edmund Burke (*Considérations sur la Révolution française*, 1790). Leur centre d'intérêt est alors passé du moi personnel au moi collectif, c'est-à-dire au nous. Ils reconnaissent dans la sociabilité et la commune appartenance à un peuple un élément essentiel de leur culture. Schleiermacher, en 1799, soutient que c'est un impératif moral pour l'homme de ne pas demeurer seul. Non seulement les romantiques dénoncent l'individualisme, mais ils proclament qu'un peuple ne se réduit pas à la simple addition des personnes qui le constituent, car il possède des caractères qui lui appartiennent en tant que peuple.

Cette évolution est particulièrement sensible au sein de l'école de Heidelberg[3], illustrée par les poètes Achim von Arnim et Clemens Brentano, mais aussi par les frères Jakob et Wilhelm Grimm, qui forge la notion de poésie populaire et donne de la nation une définition fondée sur l'héritage historique et sur la langue.

Les romantiques reprennent à leur compte la théorie herdérienne de l'âme des peuples. Johann Gottfried Herder (1744-1803) dénonçait déjà la mesure de toutes choses par les mêmes normes intemporelles. Pour lui, chaque peuple avait son centre de gravité, qui diffère de celui des autres. L'école de Heidelberg insiste elle aussi sur les rapports entre la culture d'un peuple et ses traditions historiques, s'inscrivant ainsi en faux contre tout universalisme. Schlegel affirme la nécessité pour chaque Etat de se singulariser : plus un peuple approfondit son génie propre, plus il augmente la richesse de l'humanité. Novalis (Friedrich von Hardenberg) dénonce, dans ses écrits de 1807, les « misérables philistins » qui « cherchent à cacher leur platitude de pensée et leur dénuement intime sous des oripeaux chamarrés et sous le masque imposant du cosmopolitisme ». « Que Dieu me préserve d'être un cosmopolite, terme que j'abhorre plus que tous les autres et que je regarde comme une véritable insulte », écrit Friedrich von Gentz en 1806.

Ce culte de la diversité des cultures et des peuples se retrouve également chez le juriste Friedrich Karl von Savigny (*De la vocation de notre temps pour la législation et la science du droit*, 1814), fondateur de l'Ecole historique, qui affirme que le droit, tout comme le langage, est le fruit d'une maturation des usages coutumiers liée à l'existence historique d'un peuple : « L'un et l'autre sont soumis au même rythme progressif que les autres manifestations de l'âme populaire [...] Le droit grandit avec le peuple, se développe et meurt avec lui, lorsque celui-ci vient à perdre ses particularités profondes ».

Il s'agit dès lors de découvrir ce qui fait le propre du génie de chaque peuple. Dépassant Herder, les romantiques dénoncent l'idée de contrat comme une vue abstraite de la nature humaine propagée par les « ratiocineurs » (*Vernünftler*), et lui opposent le *Volksgeist*, l'âme nationale qui palpite chez tous les membres d'un même peuple. Un peuple appartient à l'humanité dans la mesure où il appartient d'abord à une nation. Ses membres ne vivent pas ensemble parce qu'ils ont décidé de le faire, mais parce qu'ils appartiennent à une même tradition. Seules des cultures conscientes de ce qui les spécifie en propre (leur *Eigentümlichkeit*) peuvent apporter leur contribution particulière à l'humanité, sans être englouties dans une vague d'indistinction qui leur dépouillerait de leur substance et de leur couleur propres.

Pour les romantiques, il n'y a donc pas de réveil possible du peuple allemand sans prise de conscience de ce qui fonde son caractère particulier. Plutôt que de chercher à singer l'étranger, les Allemands doivent réaliser que la force de création d'un individu ne peut pleinement s'exercer que sur son sol natal, au milieu de ceux qui sont semblables à lui et qui parlent sa langue, qui possèdent avec lui un sentiment de communauté basé sur des valeurs partagées. A la culture des élites bourgeoises, ils opposent une culture populaire, fondée sur les coutumes et les institutions, les traditions juridiques ou morales. « L'instinct du peuple, écrira Görres, discerne le malheur imminent avec bien plus de sûreté que cet esprit tout artificiel qui s'est guindé jusqu'à ce qu'il appelle la haute culture ».

Tout naturellement, les romantiques se préoccupent de savoir comment préserver la culture allemande des menaces que font peser sur elle la vie moderne en général, et l'influence des Lumières en particulier. D'où leur opposition farouche à l'occupation napoléonienne, qu'ils estiment porteuse d'un « cosmopolitisme » délétère. En septembre 1806, Achim von Arnim écrit à Brentano : « Celui qui oublie la détresse de la patrie, celui-là sera oublié de Dieu en sa détresse ». Officier et patriote prussien, profondément attaché à son Brandebourg natal, l'auteur du *Cor merveilleux de l'enfant* s'emploie à démontrer le caractère vivant de l'âme populaire allemande. Il soutient que c'est au sein de la communauté du peuple que l'individu réalise l'essentiel de son être. Sa théorie de l'Etat populaire (*Volksstaat*) jouera un rôle essentiel dans l'éveil du sentiment national allemand, avec des hommes comme Friedrich Ludwig Jahn ou Ernst Moritz Arndt.

« Chaque époque de l'histoire d'un peuple, affirme Savigny, doit être pensée comme la continuation et le développement de toutes les époques antérieures ». C'est donc un crime contre une nation que de vouloir lui imposer des institutions qui lui sont étrangères, car cela revient à porter atteinte à sa continuité naturelle. Hostiles à l'idéologie du progrès, les romantiques dénoncent la prétention de la Révolution française à faire table rase du passé. Désireux de réhabiliter l'histoire dans une perspective de longue durée, ils mettent tout particulièrement à l'honneur le Moyen Age, dont la reconstruction idéalisée inspire les premiers essais politiques de Novalis (*La chrétienté ou l'Europe*, 1799). C'est pourquoi ils en tiennent pour la théorie des *Stände*, ces « ordres » hiérarchisés, corps intermédiaires ou corporations, dans lesquels ils voient des survivances de la société féodale, avec son système de devoirs réciproques, ses prescriptions de services et d'honneurs, ses entrelacs de dépendances personnelles (le respect de la foi jurée et de la parole donnée, dira Adam Müller). Pour Schlegel, réveil du patriotisme allemand et restauration des valeurs médiévales vont de pair.

Reprochant volontiers à la Réforme d'avoir détruit l'unité chrétienne de l'Europe, les écrivains romantiques professent fréquemment un catholicisme parfois teinté de panthéisme. Le thème de la reconstitution de l'unité européenne sous le signe de la papauté et du Saint-Empire romain germanique, développé notamment par les frères Schlegel, est l'une des idées qu'ils opposent le plus constamment aux prétentions de ce qu'ils perçoivent comme l'universalisme français. Dans ses *Conférences philosophiques* (1804-1806), prononcées à Cologne, Friedrich Schlegel affirme ainsi que « l'idée d'Empire est infiniment plus susceptible que celle d'une société des nations d'établir entre les peuples une relation qui soit conforme à la loi morale ». La force de l'identité européenne, soutient Adam Müller, provient d'une diversité qui ne doit en aucun cas être sacrifiée à l'uniformité ou à la centralisation.

Friedrich Schlegel, qui a pris conscience de sa nationalité allemande lors d'un séjour effectué à Paris entre 1802 et 1804 (séjour au cours duquel il fonda la revue *Europa*), se fait l'apologiste d'une monarchie reposant sur la foi et l'obéissance librement consentie. Assurant que la Révolution de 1789 a été la « révélation suprême du caractère national français », il écrit qu'« une république parfaite devrait être non seulement démocratique, mais encore aristocratique et monarchique », c'est-à-dire s'inspirer à la fois de Sparte, d'Athènes et de Rome. Son frère, August-Wilhelm Schlegel, fait lui aussi l'apologie de l'unité médiévale de l'Europe et assigne aux Allemands de son temps la tâche de la reconstruire.

Les romantiques ne proposent pas de formulation systématique de leurs théories politiques, et n'appellent pas à un engagement politique direct. Ils ne créent pas non plus de toutes pièces un nationalisme culturel qui existait en Allemagne bien avant 1789 (l'idée d'une *Kulturnation* allemande est antérieure au XVIIIe siècle), mais ils lui donnent un nouvel élan dans le contexte des guerres napoléoniennes.

Friedrich Schlegel écrit dans un célèbre poème : « Que mon cœur et mon sang soient consacrés, / Patrie, à te sauver. / Oui, il faut que tu sois délivrée, / Nous briserons tes chaînes ! / Le forfait ne sera plus permis, / L'insolence, la trahison de l'étranger / Ne souilleront plus ton sein ! / La race allemande est vieille et forte, / Pleine de fierté et de foi, / La loyauté est l'âme de l'honneur, / Ne faiblit pas, quand soufflent les tempêtes ; / Un esprit grave et profond crée / Au cœur un tel trésor ; / Aucun ennemi ne peut nous le ravir » (*Das Gelübde*, 1809).

C'est au lendemain des défaites d'Auerstedt et d'Iéna (octobre 1806) que les idées des auteurs romantiques vont le plus germer dans les esprits. Schleiermacher tourne contre Napoléon ses célèbres prédications patriotiques prononcées d'abord à Halle, puis à partir de 1807 à Berlin occupé par les troupes françaises. Hölderlin, qui décrit les Allemands comme « pauvres en actes et riches en idées », présente sa patrie comme un « cœur sacré des peuples » destiné à renouveler le miracle hellénique (« Allemands, devenez semblables aux Grecs, et vous aurez une patrie allemande ! »). Heinrich von Kleist se jette dans la bataille politique à Dresde et, dans ses drames (*La bataille d'Arminius*, *Le Prince de Hombourg*), invite à la mobilisation des énergies contre la France napoléonienne. Et c'est dans son fameux *Catéchisme des Allemands* qu'un père interroge son fils sur les devoirs du patriotisme dans l'Allemagne soumise aux troupes de Napoléon : « Pourquoi aimes-tu ta patrie ? – Parce que c'est ma patrie ! » C'est aussi l'époque où Fichte, qui n'appartient pas à proprement parler au mouvement romantique, prononce ses célèbres *Discours à la nation allemande*. Tous sont portés par un même espoir, que les uns mettent dans l'Etat prussien, les autres dans une renaissance de la monarchie autrichienne.

La philosophie politique du romantisme atteint son apogée avec les *Eléments de l'art politique* (*Elemente der Staatskunst*) publiés en 1809 par Adam Müller. La notion-clé y est celle de lutte permanente entre deux principes opposés (*Gegensätze*) permettant de concilier unité et diversité. Rejetant la conception libérale et utilitariste de l'Etat, Müller proclame que l'Etat n'est pas un concept (*Begriff*) abstrait, mais une Idée vivante, qui se développe à la façon d'une œuvre d'art. Cet Etat, dont l'existence naturelle est indépendante de la volonté des individus comme de l'arbitraire du législateur, est en

même temps un immense organisme dont l'individu ne saurait s'abstraire ou se détacher : « L'Etat n'est pas seulement une manufacture, ou une métairie, ou une société d'assurances ou une compagnie mercantiliste. Il est la conjonction intime de tous les besoins physiques et intellectuels, de toutes les richesses, de toute la vie intérieur et extérieure de la nation, tout cela constituant un Tout énergétique, vivant, en constante transformation [...] L'Etat est la somme des intérêts humains, leur fusion en un Tout organique ». A Berlin, Müller se fait le défenseur des intérêts de l'aristocratie foncière. Converti au catholicisme, il deviendra l'un des collaborateurs de Metternich après le Congrès de Vienne (1815).

Mais il ne faut pas s'y tromper, si les romantiques critiquent le « faux concept d'égalité qui a caractérisé la France révolutionnaire » (Adam Müller), c'est encore au nom de la liberté qu'ils dénoncent ce que Max Weber appellera le « désenchantement du monde » (*Entzauberung der Welt*). Pour eux, si la nation est « naturelle », c'est qu'elle est d'abord spirituelle. Ce n'est nullement une donnée zoologique, mais un tout qui transcende ses parties dans la mesure où elle représente l'union d'une âme et d'un corps. « La tendance actuelle à faire des lois et des ordonnances générales est dangereuse pour la liberté, écrit Justus Möser, auteur des *Patriotischen Phantasien*. Ce faisant, nous nous éloignons du plan véritable de la nature, qui trouve sa richesse dans sa diversité ; et nous frayons le chemin au despotisme, qui prétend tout subordonner à quelques règles et renonce à la richesse que crée la diversité ».

Sur le plan économique, les romantiques s'opposent en tous points au libéralisme d'Adam Smith, qu'ils accusent de promouvoir les seules valeurs marchandes et de ramener la vie économique à la recherche du profit. Ils condamnent le libre jeu des transactions et des échanges, se montrent souvent favorables à un protectionnisme raisonnable et proclament l'inamovibilité de la propriété foncière.

Adam Müller s'en prend en 1810 aux théories économiques libérales qui, confondant les hommes et les choses, « rendent les affaires de la bourgeoisie aussi mécaniques et dépourvues d'âme que possible ». Adversaire du capitalisme, il critique la division du travail et l'hégémonie de la marchandise. En 1818, il dénoncera pareillement un monde « livré à l'égoïsme », une époque « corrompue par le règne de l'argent », un « système de l'argent qui ignore les services réciproques et gratuits, une propriété privée qui n'est pas contrebalancée par la communauté des biens ». « L'esclavage de l'argent, dira-t-il, est le plus redoutable, parce qu'il est associé au mensonge d'une prétendue liberté ».

C'est dans l'œuvre de Josef Görres, directeur du *Mercure rhénan* (1814-1815), que le romantisme va achever de contribuer à la renaissance de l'idée nationale en Allemagne. Ancien républicain jacobin, rallié à Heidelberg à la conception romantique de la nation, Görres, devenu partisan d'un Etat fédéral respectueux des diversités régionales, fonde lui aussi la nationalité sur la langue, définit l'« esprit populaire » comme l'expression de l'attachement d'un peuple à ses institutions et coutumes traditionnelles, et insiste sur le fait que la véritable culture n'est pas celle des classes supérieures, mais bien celle du peuple. « C'est pour un peuple le plus déplorable de tous les aveuglements, écrit-il, que de laisser perdre son originalité, que de méconnaître sa nature la plus profonde, que de se laisser entraîner à des pratiques étrangères, que de chercher à acquérir des biens qui ne lui étaient pas destinés et que de mépriser ceux qu'il aurait eu la force de s'approprier

[…] Que la nation apprenne à s'analyser, à se fouiller : elle découvrira en son sein une source profonde qui communique avec des trésors souterrains ! »

Plus que Berlin, Dresde ou Munich, c'est Vienne qui va devenir le principal foyer européen des idées romantiques. En 1809, la capitale autrichienne est le lieu de rendez-vous des adversaires du système napoléonien. Heinrich von Kleist, dans son œuvre poétique, déclare y voir sa vraie patrie spirituelle. C'est également là que August-Wilhelm Schlegel prononce ses *Conférences sur l'art et la littérature dramatiques*, où il insiste sur la nécessité de faire coïncider l'élan poétique et l'intérêt supérieur de la patrie.

On aurait tort cependant de réduire le romantisme politique allemand à une simple réaction traditionaliste contre la Révolution française. Son exaltation de la nation, elle-même très moderne, montre assez que ses représentants ne sauraient être considérées comme de simples restaurationnistes. Il ne faut pas se tromper non plus sur la nostalgie (*Sehnsucht*) romantique, dont on trouve chez Novalis l'expression la plus achevée. Elle n'exprime pas le désir d'un retour impossible au passé, mais représente plutôt une façon de prendre appui sur le passé pour créer les conditions d'un nouveau commencement.

C'est avec justesse que Michael Löwy a décrit le romantisme allemand comme une « comète dont le "noyau" incandescent est la révolte contre la civilisation industrielle-capitaliste moderne au nom de certaines valeurs sociales ou culturelles du passé […] Le romantisme s'oppose, avec l'énergie mélancolique du désespoir, à l'esprit quantificateur de l'univers bourgeois, à la réification marchande, à la platitude utilitariste et, surtout, au désenchantement du monde »[4], ce qui explique l'influence qu'il aura par la suite, d'abord sur le jeune Karl Marx, ensuite sur des socialistes comme William Morris, Gustav Landauer ou Walter Benjamin. « Les maux de la civilisation moderne stigmatisés par les romantiques sont encore les nôtres », a pour sa part constaté Gilbert Merlio[5].

Alain de Benoist

1. Jacques Droz, *Le romantisme allemand et l'Etat. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Payot, Paris 1966, p. 18.

2. Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, Armand Colin, Paris 1963, p. 10.

3. On distingue traditionnellement un premier romantisme (*Frühromantik*), qui explose à Iéna en 1797-1798 autour de la revue l'*Athenaeum*, dirigée par Friedrich Schegel, avec, outre les frères Schlegel, Novalis, Ludwig Tieck, Sophie von Kühn, Dorothea et Caroline Schlegel, et un romantisme un peu plus tardif qui se forme à Heidelberg dans les années 1806-1808, avec Achim von Arnim, Clemens et Bettina Brentano, Josef von Eichendorff, les frères Jakob et Wilhelm Grimm. Fichte et Schelling sont les maîtres à penser du premier groupe, tandis que le second témoigne surtout de l'influence de Josef Görres. Un troisième groupe apparaîtra en 1811 à Berlin, avec E.T.A. Hoffmann, Friedrich de La Motte-Fouqué, Zacharias Werner et Adalbert von Chamisso.

4. Préface à Walter Benjamin, *Romantisme et critique de la civilisation*, Payot, Paris 2010, p. 8.

5. « La critique de la civilisation dans le romantisme politique », in Gérard Raulet (éd.), *Les romantismes politiques en Europe*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris 2009, p. 467.